1021
Y + 5527.
10!

Revue.

C.

Y + 3213

C. Le Brun jn.

Le Clerc Sculp.

PHEDRE et HIPPOLYTE

BIBLIOTECA NACIONAL

PHEDRE

&

HIPPOLYTE.

TRAGEDIE.

PAR Mr RACINE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

BIBLIOTECA

PREFACE.

VOICY encore une Tragédie dont le ſujet eſt pris d'Euripide. Quoy que j'aye ſuivi une route un peu differente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'Action, je n'ay pas laiſſé d'enrichir ma Piece de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la ſienne. Quand je ne lui devrois que la ſeule idée du caractere de Phedre, je pourrois dire que je luy dois ce que j'ay peutestre mis de plus raiſonnable ſur le Theatre. Je ne ſuis point étonné que ce Caractere ait eû un ſuccés ſi heureux du temps d'Euripide, & qu'il ait encore ſi-bien reüſſi dans noſtre ſiecle, puis qu'il a toutes les qualitez qu'Ariſtote demande dans le Heros de la Tragédie, & qui ſont propres à exciter la Compaſſion & la Terreur. En effet Phedre n'eſt ni tout-a-fait coupable, ni tout-a-fait innocente. Elle eſt engagée par ſa deſtinée, & par la colere des Dieux, dans une paſſion illegitime dont elle a horreur toute la premiere. Elle fait tous ſes

efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir, que de la declarer à personne. Et lors qu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion, qui fait bien voir que son crime est plustost une punition des Dieux, qu'un mouvement de sa volonté.

J'ay mesme pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les Tragedies des Anciens, où elle se resout d'elle-mesme à accuser Hippolyte. J'ay crû que la Calomnie avoit quelque chose de trop bas & de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princesse, qui a d'ailleurs des sentimens si nobles & si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une Nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, & qui neanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie & l'honneur de sa Maistresse. Phedre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même, & elle vient un moment aprés dans le dessein de justifier l'innocence, & de declarer la verité.

Hippolyte est accusé dans Euripide & dans Seneque d'avoir en effet violé sa Belle-Mere. *Vim corpus tulit.* Mais il n'est icy accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ay voulu épargner à Thesée une confusion qui l'auroit pû rendre moins agréable aux Spectateurs.

PREFACE.

Pour ce qui eſt du perſonnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les Anciens, qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir repreſenté comme un Philoſophe exemt de toute imperfection. Ce qui faiſoit que la mort de ce jeune Prince cauſoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ay cru luy devoir donner quelque foibleſſe qui le rendroit un peu coupable envers ſon Pere, ſans pourtant luy rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phedre, & ſe laiſſe opprimer ſans l'accuſer. J'appelle foibleſſe la paſſion qu'il reſſent malgré luy pour Aricie, qui eſt la Fille & la Sœur des ennemis mortels de ſon Pere.

Cette Aricie n'eſt point un perſonnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'eſpouſa & en eût un Fils apres qu'Eſculape l'eut reſuſcité. Et j'ay lû encore dans quelques Auteurs qu'Hippolyte avoit épouſé & emmené en Italie une jeune Atheniene de grande naiſſance, qui s'appelloit Aricie, & qui avoit donné ſon nom à une petite Ville d'Italie.

Ie rapporte ces autoritez parce que je me ſuis tres ſcrupuleuſement attaché à ſuivre la Fable. J'ay meſme ſuivi l'hiſtoire de Theſée telle qu'elle eſt dans Plutarque.

C'eſt dans cet Hiſtorien que j'ay trouvé que ce qui avoit donné occaſion de croire que The-

sée fuſt deſcendu dans les Enfers pour enlever Proſerpine, eſtoit un voyage que ce Prince avoit fait en Epire vers la ſource de l'Acheron, chez un Roy dont Pirithoüs vouloit enlever la Femme, & qui arreſta Theſée priſonnier apres avoir fait mourir Pirithoüs. Ainſi j'ay tâché de conſerver la vray-ſemblance de l'hiſtoire, ſans rien perdre des ornemens de la Fable qui fournit extrémement à la Poëſie. Et le bruit de la mort de Theſée fondé ſur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phedre de faire une déclaration d'amour, qui devient une des principales cauſes de ſon malheur, & qu'elle n'auroit jamais oſé faire tant qu'elle auroit cru que ſon mary eſtoit vivant.

Au reſte, je n'oſe encore aſſurer que cette Piece ſoit en effet la meilleure de mes Tragédies. Je laiſſe & aux Lecteurs & au temps à decider de ſon veritable prix. Ce que je puis aſſurer; C'eſt que je n'en ay point fait où la vertu ſoit plus miſe en jour que dans celle-cy. Les moindres fautes y ſont ſeverement punies. La ſeule penſée du crime y eſt regardée avec autant d'horreur que le crime meſme. Les foibleſſes de l'amour y paſſent pour de vrayes foibleſſes. Les paſſions n'y ſont préſentées aux yeux que pour montrer tout le deſordre dont elles ſont cauſe. Et le vice y eſt peint par tout avec des

couleurs qui en font connoiſtre & haïr la difformité. C'eſt-là proprement le but que tout homme qui travaille pour le Public doit ſe propoſer. Et c'eſt ce que les premiers Poëtes tragiques avoient en veuë ſur toute choſe. Leur Theatre eſtoit une Ecole où la vertu n'eſtoit pas moins bien enſeignée que dans les Ecoles des Philoſophes. Auſſi Ariſtote a bien voulu donner des regles du Poëme Dramatique, & Socrate le plus ſage des Philoſophes ne dédaignoit pas de mettre la main aux Tragédies d'Euripide. Il ſeroit à ſouhaitter que nos Ouvrages fuſſent auſſi ſolides & auſſi pleins d'utiles inſtructions que ceux de ces Poëtes. Ce ſeroit peut-eſtre un moyen de reconcilier la Tragédie avec quantité de Perſonnes celebres par leur pieté & par leur doctrine qui l'ont condannée dans ces derniers temps, & qui en jugeroient ſans doute plus favorablement, ſi les Auteurs ſongeoient autant à inſtruire leurs Spectateurs qu'à les divertir, & s'ils ſuivoient en cela la veritable invention de la Tragédie.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye l'onziéme jour de Fevrier 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, DALENCE', il est permis au sieur Racine Tresorier de France en la Generalité de Moulins, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, une Tragédie intitulée *Phedre & Hippolyte*, en tel volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps & espace de sept années entieres & consecutives, à compter du jour que chaque Volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Pendant lequel temps Sa Majesté fait tres-expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ladite Tragédie, sous quelque prétexte que ce soit, sans le consentement dudit sieur Racine, ou de ceux qui auront droit de luy, ny d'en faire des Extraits ou Abregez, sous peine de trois mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, dépens, dommages, & autres peines

plus amplement portées par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, ce Mars 1677. Signé, THIERRY Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu des Presentes, le 15. Mars 1677.

ACTEVRS.

THESEE, Fils d'Egée, Roy d'Athenes.

PHEDRE, Femme de Theſée, Fille de Minos & de Paſiphaé.

HIPPOLYTE, Fils de Theſée, & d'Antiope Reine des Amazones.

ARICIE, Princeſſe du ſang Royal d'Athenes.

OENONE, Nourrice & Confidente de Phedre.

THERAMENE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la ſuite de Phedre.

GARDES.

La Scene eſt à Trézene, ville du Peloponneſe.

PHEDRE,
ET
HIPPOLYTE.
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

LE deſſein en eſt pris, je pars, cher Theramene,
Et quitte le ſejour de l'aimable Trézene,
Dans le doute mortel dont je ſuis agité
Je commence à rougir de mon oiſiveté.
Depuis plus de ſix mois éloigné de mon Pere
J'ignore le deſtin d'une teſte ſi chere.

J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THERAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous dõc chercher?
Déja pour satisfaire à vostre juste crainte
J'ay couru les deux Mers, que separe Corinthe.
J'ay demandé Thesée aux Peuples de ces bords
Où l'on voit l'Acheron se perdre chez les Morts.
J'ay visité l'Elide, & laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la Mer, qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sçait mesme, qui sçait si le Roy vostre Pere
Veut que de son absence on sache le mystere?
Et si lors qu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours
Ce Heros n'attend point qu'une Amante abusée ...

HIPPOLYTE.

Cher Theramene, arreste, & respecte Thesée.
De ses jeunes erreurs desormais revenu
Par un indigne obstacle il n'est point retenu.
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale
Phedre depuis long-temps ne craint plus de Rivale.
Enfin en le cherchant je suivray mon devoir,
Et je fuiray ces lieux que je n'ose plus voir.

THERAMENE.

Hé depuis quand, Seigneur, craignez-vous la presence
De ces paisibles lieux, si chers à vostre Enfance,
Et dont je vous ay veû préferer le sejour
Au tumulte pompeux d'Athenes, de la Cour?

Quel peril, ou plutoſt quel chagrin vous en chaſſe?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'eſt plus. Tout a changé de face
Depuis que ſur ces bords les Dieux ont envoyé
La Fille de Minos & de Paſiphaé.

THERAMENE.

J'entens. De vos douleurs la cauſe m'eſt connuë,
Phedre icy vous chagrine, & bleſſe voſtre veuë.
Dangereuſe maraſtre, à peine elle vous vit,
Que voſtre exil d'abord ſignala ſon credit.
Mais ſa haine ſur vous autrefois attachée
Ou s'eſt évanoüie, ou s'eſt bien relâchée.
Et d'ailleurs quel peril vous peut faire courir
Une femme mourante, & qui cherche à mourir?
Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle meſme, & du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques deſſeins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'eſt pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre Ennemie.
Je fuis, je l'avoüray, cette jeune Aricie
Reſte d'un ſang fatal conjuré contre nous.

THERAMENE.

Quoy vous-meſme, Seigneur, la perſecutez vous?
Jamais l'aimable Sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ſes Freres perfides?

Et devez vous haïr ſes innocens appas ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.

THERAMENE.

Seigneur, m'eſt il permis d'expliquer voſtre fuite ?
Pourriez-vous n'eſtre plus ce ſuperbe Hippolyte,
Implacable ennemy des amoureuſes lois,
Et d'un joug que Theſée a ſuby tant de fois ?
Venus par voſtre orgueil ſi long-temps mépriſée,
Voudroit-elle à la fin juſtifier Théſée ?
Et vous mettant au rang du reſte des mortels
Vous a t-elle forcé d'encenſer ſes autels ?
Aimeriez-vous, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Amy, qu'oſes-tu dire ?
Toy, qui connois mon cœur depuis que je reſpire,
Des ſentimens d'un cœur ſi fier, ſi dédaigneux,
Peus-tu me demander le deſaveu honteux ?
C'eſt peu qu'avec ſon lait une Mere Amazone
M'ait fait ſuçer encor cet orgueil qni t'étonne.
Dans un âge plus meur moy-meſme parvenu
Je me ſuis applaudy, quand je me ſuis connu.
Attaché prés de moy par un zele ſincere
Tu me contois alors l'hiſtoire de mon Pere.
Tu ſçais combien mon ame attentive à ta voix
S'échauffoit au recit de ſes nobles exploits ;
Quand tu me dépeignois ce Heros intrepide
Conſolant les Mortels de l'abſence d'Alcide ;
Les Monſtres étouffez, & les Brigans punis,
Procruſte, Cercyon, & Scirron, & Sinnis,

Et les os disperſez du Geant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du ſang du Minotaure.
Mais quand tu recitois des faits moins glorieux,
Sa foy par tout offerte, & receuë en cent lieux;
Helene à ſes parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres, dont les noms luy ſont meſme échapez,
Trop credules eſprits que ſa flâme a trompez;
Ariane aux rochers contant ſes injuſtices,
Phedre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices:
Tu ſçais, comme à regret écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en abreger le cours,
Heureux! ſi j'avois pû ravir à la Memoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle Hiſtoire.
Et moy-meſme à mon tour je me verrois lié?
Et les Dieux juſques-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches ſoûpirs d'autant plus mépriſable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Theſée excuſable,
Qu'aucuns Mõſtres par moy dontez juſqu'aujourd'huy
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme luy.
Quand meſme ma fierté pourroit s'eſtre adoucie,
Aurois je pour vainqueur dû choiſir Aricie?
Ne ſouviendroit-il plus à mes ſens égarez
De l'obſtacle éternel qui nous a ſeparez.
Mon Pere la reprouve, & par des loix ſeveres
Il défend de donner des Neveux à ſes Freres.
D'une Tige coupable il craint un Rejetton.
Il veut avec leur Sœur enſevelir leur nom,
Et que juſqu'au tombeau ſoûmiſe à ſa tutelle
Jamais les feux d'Hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je eſpouſer ſes droits contre un Pere irrité?
Donneray-je l'exemple à la temerité?
Et dans un fol amour ma jeuneſſe embarquée . . .

THERAMENE.

Ah, Seigneur! Si voſtre heure eſt une fois marquée,

Le Ciel de nos raiſons neſçait point s'informer.
Théſée ouvre vos yeux en voulant les fermer,
Et ſa haine irritant une flâme rebelle,
Preſte à ſon Ennémie une grace nouvelle.
Enfin d'un chaſte amour pourquoy vous effrayer?
S'il a quelque douceur n'oſez vous l'eſſayer?
En croirez-vous toûjours un farouche ſcrupule?
Craint-on de s'égarer ſur les traces d'Hercule?
Quels courages Venus n'a t elle pas dontez!
Vous meſme où ſeriez vous, vous qui la combattez,
Si toûjours Antiope à ſes lois oppoſée
D'une pudique ardeur n'euſt brûlé pour Theſée?
Mais que ſert d'affecter un ſuperbe diſcours?
Avoüez-le, tout change. Et depuis quelques jours
On vous voit moins ſouvent, orgueilleux, & ſauvage,
Tantoſt faire voler un char ſur le rivage,
Tantoſt ſçavant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un Courſier indonté.
Les foreſts de nos cris moins ſouvent retentiſſent.
Chargez d'un feu ſecret vos yeux s'appeſantiſſent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez.
Vous periſſez d'un mal que vous diſſimulez.
La charmante Aricie à-t elle ſceu vous plaire?

HIPPOLYTE.

Theramene, je pars, & vais chercher mon Pere.

THERAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'eſt mon deſſein, tu peus l'en avertir.
Voyons-la, puis qu'ainſi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble ſa chere Oenone.

SCENE II.

HIPPOLYTE, OENONE, THERAMENE.

OENONE.

HElas, Seigneur ! quel trouble au mien peut estre égal ?
La Reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour & nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un desordre éternel regne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour. Et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde ...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit, je la laisse en ces lieux,
Et ne luy montre point un visage odieux.

SCENE III.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

N'Allons point plus avant. Demeurons, chere Oenone.
Je ne me ſoûtiens plus. Ma force m'abandonne.
Mes yeux ſont ébloüis du jour que je revoy,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moy.
Helas! *Elle s'aſſit.*

OENONE.

Dieux tout-puiſſans! que nos pleurs vous appaiſent.

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me peſent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris ſoin ſur mon front d'aſſembler mes cheveux?
Tout m'afflige, & me nuit, & conſpire à me nuire.

OENONE.

Comme on voit tous ſes vœux l'un l'autre ſe détruire!
Vous meſme condannant vos injuſtes deſſeins,
Tantoſt à vous parer vous excitiez nos mains.
Vous-meſme rappellant voſtre force premiere,
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumiere.

Vous la voyez, Madame, & preſte à vous cacher,
Vous haïſſez le jour que vous veniez chercher ?

PHEDRE.

Noble & brillant Auteur d'une triſte Famille,
Toy, dont ma Mere oſoit ſe vanter d'eſtre Fille,
Qui peut-eſtre rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la derniere fois.

OENONE.

Quoy ? vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verray-je toûjours renonçant à la vie
Faire de voſtre mort les funeſtes appreſts ?

PHEDRE.

Dieux ! Que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des foreſts !
Quand pourray-je au travers d'une noble pouſſiere
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere !

OENONE.

Quoy, Madame ?

PHEDRE.

Inſenſée, où ſuis-je ? & qu'ay-je dit ?
Où laiſſay-je égarer mes vœux, & mon eſprit ?
Je l'ay perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Oenone, la rougeur me couvre le viſage,
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux malgré moy ſe rempliſſent de pleurs.

OENONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougiſſez d'un ſilence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos ſoins, ſourde à tous nos diſcours,
Voulez vous ſans pitié laiſſer finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur courſe ?
Quel charme ou quel poiſon en a tari la ſource ?
Les ombres par trois fois ont obſcurci les Cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que voſtre corps languit ſans nourriture.
A quel affreux deſſein vous laiſſez-vous tenter ?
De quel droit ſur vous-meſme oſez vous attenter ?
Vous offenſez les Dieux auteurs de voſtre vie.
Vous trahiſſez l'Epoux à qui la foy vous lie,
Vous trahiſſez enfin vos Enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un meſme jour leur ravira leur Mere,
Et rendra l'eſperance au Fils de l'Etrangere,
A ce fier Ennemy de vous, de voſtre ſang,
Ce Fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte . . .

PHEDRE.

Ah dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche.

PHEDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche ?

OENONE.

Hé bien, voſtre colere éclate avec raiſon.
J'aime à vous voir fremir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne ſouffrez pas que le Fils d'une Scythe,
Accablant vos Enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau ſang de la Grece, & des Dieux.
Mais ne differez point, chaque moment vous tuë.
Reparez promptement voſtre force abbatuë,
Tandis que de vos jours preſts à ſe conſumer
Le flambeau dure encore, & peut ſe rallumer.

PHEDRE.

J'en ay trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoy ? de quelques remords eſtes vous déchirée?
Quel crime a pû produire un trouble ſi preſſant?
Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent?

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne ſont point criminelles.
Plûſt aux Dieux que mon cœur fuſt innocent comme elles!

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont voſtre cœur encor doive eſtre épouvanté?

PHEDRE.

Je t'en ay dit aſſez. Epargne moy le reſte.
Je meurs, pour ne point faire un aveu ſi funeſte.

OENONE.

Mourez donc, & gardez un silence inhumain,
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoy qu'il vous reste à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts descendra la premiere.
Mille chemins ouverts y conduisent toûjours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foy vous a t-elle déceuë?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont receuë?
Mon Païs, mes Enfans, pour vous j'ay tout quitté.
Reserviez vous ce prix à ma fidelité?

PHEDRE.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence?
Tu fremiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous, qui ne cede, grands Dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEDRE.

Quand tu sçauras mon crime, & le sort qui m'accable,
Je n'en mourray pas moins, j'en mourray plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ay versez,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassez,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux. Leve-toy.

OENONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHEDRE.

PHEDRE.

Ciel ! que luy vais-je dire ! Et par où commencer ?

OENONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHEDRE.

O haine de Venus ! O fatale colere !
Dans quels égaremens l'amour jetta ma Mere !

OENONE.

Oublions les, Madame. Et qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHEDRE.

Ariane ma Sœur ! De quel amour bleſſée,
Vous mouruſtes aux bords où vous fuſtes laiſſée !

OENONE.

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennuy,
Contre tout voſtre ſang vous anime aujourd'huy ?

PHEDRE.

Puiſque Venus le veut, de ce ſang deplorable
Je peris la derniere, & la plus miſerable.

OENONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ay toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs.
J'aime ... à ce nom fatal je tremble, je friſſonne.
J'aime ...

OENONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce Fils de l'Amazone,
Ce Prince ſi long-temps par moy-meſme opprimé.

OENONE.

Hippolyte ? Grands Dieux !

PHEDRE.

C'eſt toy qui l'as nommé.

OENONE.

Juſte Ciel ! Tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
O deſeſpoir ! O crime ! O deplorable Race !

Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au Fils d'Egée,
Sous les loix de l'Hymen je m'eſtois engagée,
Mon repos, mon bon heur ſembloit eſtre affermi,
Athenes me montra mon ſuperbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je palis à ſa veuë.
Un trouble s'éleva dans mon ame eſperduë.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je ſentis tout mon corps & tranſir, & brûler.
Je reconnus Venus, & ſes feux redoutables,
D'un ſang qu'elle pourſuit tourmens inévitables.
Par des vœux aſſidus je crus les détourner,
Je luy bâtis un Temple, & pris ſoin de l'orner.
De victimes moy-meſme à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raiſon égarée.
D'un incurable amour remedes impuiſſans !
En vain ſur les Autels ma main brûloit l'encens.
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déeſſe,
J'adorois Hippolyte, & le voyant ſans ceſſe,
Meſme au pié des Autels que je faiſois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu, que je n'oſois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de miſere !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de ſon Pere.
Contre moy-meſme enfin j'oſay me revolter.
J'excitay mon courage à le perſecuter.
Pour bannir l'Ennemy dont j'eſtois idolatre,
J'affectay les chagrins d'une injuſte Maraſtre,
Je preſſay ſon exil, & mes cris éternels
L'arracherent du ſein, & des bras paternels.
Je reſpirois, Oenone. Et depuis ſon abſence
Mes jours moins agitez couloient dans l'innocence.

Soûmiſe à mon Epoux, & cachant mes ennuis,
De ſon fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle Deſtinée !
Par mon Epoux lui meſme à Trézene amenée
J'ay reveû l'Ennemi que j'avois éloigné.
Ma bleſſure trop vive auſſi-toſt a ſaigné.
Ce n'eſt plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'eſt Venus toute entiere à ſa proye attachée.
J'ay conceu pour mon crime une juſte terreur.
J'ay pris la vie en haine, & ma flâme en horreur.
Je voulois en mourant prendre ſoin de ma gloire,
Et dérober au jour une flâme ſi noire.
Je n'ay pû ſoûtenir tes larmes, tes combats.
Je t'ay tout avoüé, je ne m'en repens pas,
Pourveu que de ma mort reſpectant les approches
Tu ne m'affliges plus par d'injuſtes reproches,
Et que tes vains ſecours ceſſent de rappeller
Un reſte de chaleur, tout preſt à s'exhaler.

SCENE IV.

PHEDRE, OENONE, PANOPE.

PANOPE.

JE voudrois vous cacher une triſte nouvelle,
Madame. Mais il faut que je vous la revele.
La mort vous a ravi voſtre invincible Epoux,
Et ce malheur n'eſt plus ignoré que de vous.

OENONE.

Panope, que dis-tu ?

PANOPE.

Que la Reine abuſée
En vain demande au ciel le retour de Theſée ;
Et que par des Vaiſſeaux arrivez dans le Port
Hippolyte ſon Fils vient d'aprendre ſa mort.

PHEDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un Maiſtre Athenes ſe partage.
Au Prince voſtre Fils l'un donne ſon ſuffrage,
Madame, & de l'Etat l'autre oubliant les lois
Au Fils de l'Etrangere oſe donner ſa voix.
On dit meſme qu'au trône une brigue inſolente
Veut placer Aricie, & le ſang de Pallante.
J'ay cru de ce peril vous devoir avertir.
Déja meſme Hippolyte eſt tout preſt à partir.
Et l'on craint, s'il paroiſt dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraiſne apres lui tout un Peuple volage.

OENONE.

Panope, c'eſt aſſez. La Reine qui t'entend,
Ne negligera point cet avis important.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IRPR.

SCENE V.

PHEDRE, OENONE.

OENONE.

MAdame, je ceſſois de vous preſſer de vivre,
Déja meſme au tombeau je ſongeois à vous ſuivre.
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix,
Mais ce nouveau malheur vous preſcrit d'autres loix.
Voſtre fortune change & prend une autre face.
Le Roy n'eſt plus, Madame, il faut prendre ſa place.
Sa mort vous laiſſe un fils à qui vous vous devez,
Eſclave, s'il vous perd, & Roy, ſi vous vivez.
Sur qui dans ſon malheur voulez vous qu'il s'appuye?
Ses larmes n'auront plus de main qui les eſſuye,
Et ſes cris innocens portez juſques aux Dieux,
Iront contre ſa Mere irriter ſes Ayeux.
Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Voſtre flâme devient une flâme ordinaire.
Theſée en expirant vient de rompre les nœuds,
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable.
Peuteſtre convaincu de voſtre averſion
Il va donner un Chef à la ſedition.
Détrompez ſon erreur, fléchiſſez ſon courage.
Roy de ces bords heureux, Trézene eſt ſon partage.

Mais il ſçait que les lois donnent à voſtre Fils
Les ſuperbes Remparts que Minerve a baſtis.
Vous avez l'un & l'autre une juſte Ennemie.
Uniſſez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Hé bien ! A tes conſeils je me laiſſe entraîner.
Vivons, ſi vers la vie on peut me ramener,
Et ſi l'amour d'un fils en ce moment funeſte
De mes foibles eſprits peut ranimer le reſte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

HIppolyte demande à me voir en ce lieu ?
Hippolyte me cherche, & veut me dire adieu ?
Iſmene, dis-tu vray ? N'es-tu point abuſée ?

ISMENE.

C'eſt le premier effet de la mort de Theſée,
Preparez-vous, Madame, à voir de tous coſtez
Voler vers vous les cœurs par Theſée écartez.
Aricie à la fin de ſon ſort eſt maiſtreſſe,
Et bientoſt à ſes piez verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'eſt donc point, Iſmene, un bruit mal affermi ?
Je ceſſe d'eſtre eſclave, & n'ay plus d'Ennemi ?

ISMENE.

Non, Madame, les Dieux ne vous ſont plus contraires.
Et Theſée a rejoint les Manes de vos Freres.

ARICIE.

Dit-on quelle avanture a terminé ſes jours ?

ISMENE.

On ſeme de ſa mort d'incroyables diſcours.
On dit que Raviſſeur d'une Amante nouvelle
Les flots ont englouti cet Epoux infidelle.
On dit meſme, & ce bruit eſt partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux Enfers deſcendu
Il a veû le Cocyte & les Rivages ſombres,
Et s'eſt montré vivant aux infernales Ombres;
Mais qu'il n'a pu ſortir de ce triſte ſejour,
Et repaſſer les bords, qu'on paſſe ſans retour.

ARICIE.

Croiray-ie qu'un Mortel avant ſa derniere heure
Peut penetrer des morts la profonde demeure ?
Quel charme l'attiroit ſur ces bords redoutez ?

ISMENE.

Theſée eſt mort, Madame, & vous ſeule en doutez.
Athenes en gemit, Trézene en eſt inſtruite,
Et déja pour ſon Roy reconnoiſt Hippolyte.
Phedre dans ce Palais tremblante pour ſon Fils,
De ſes Amis troublez demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moy plus humain que ſon Pere
Hippolyte rendra ma chaiſne plus legere ?

Qu'il plaindra mes malheurs ?

ISMENE.

Madame, je le croy.

ARICIE.

L'inſenſible Hippolyte eſt-il connu de toy ?
Sur quel frivole eſpoir penſes-tu qu'il me plaigne ;
Et reſpecte en moy ſeule un ſexe qu'il dédaigne ?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne ſommes pas.

ISMENE.

Je ſçay de ſes froideurs tout ce que l'on recite.
Mais j'ay veû prés de vous ce ſuperbe Hippolyte,
Et meſme en le voyant le bruit de ſa fierté
A redoublé pour luy ma curioſité.
Sa preſence à ce bruit n'a point paru répondre.
Dés vos premiers regards je l'ay veû ſe confondre.
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'Amant peut-eſtre offenſe ſon courage.
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Iſmene, écoute avidement
Un diſcours, qui peuteſtre a peu de fondement !
O toy ! qui me connois, te ſembloit-il croyable
Que le triſte joüet d'un ſort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume & de pleurs,
Duſt connoiſtre l'amour, & ſes folles douleurs ;
Reſte du ſang d'un Roy, noble Fils de la Terre,
Je ſuis ſeule échapée aux fureurs de la Guerre.

J'ay perdu dans la fleur de leur jeune saison
Six freres, quel espoir d'une illustre Maison !
Le fer moissonna tout, & la Terre humectée
But à regret le sang des Neveux d'Erectée.
Tu sçais depuis leur mort quelle severe loy
Défend à tous les Grecs de soûpirer pour moy.
On craint que de la Sœur les flâmes temeraires
Ne raniment un jour la cendre de ses Freres.
Mais tu sçais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un Vainqueur soupçonneux.
Tu sçais que de tout temps à l'Amour opposée
Je rendois souvent grace à l'injuste Thesée
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas veû son Fils.
Non que par les yeux seuls laschement enchantée
J'aime en luy sa beauté, sa grace tant vantée,
Présens dont la Nature a voulu l'honorer,
Qu'il mépriſe luy-mesme, & qu'il semble ignorer.
J'aime, je prise en luy de plus nobles richesses,
Les vertus de son Pere, & non point les foiblesses.
J'aime, je l'avoûray, cet orgueil genereux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phedre en vain s'honoroit des soûpirs de Thesée.
Pour moy, je suis plus fiere, & fuy la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaisner un Captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui luy plaist vainement mutiné;
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à desarmer coustoit moins qu'Hippolyte,
Et vaincu plus souvent, & plustost surmonté
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont donté.
Mais, chere Ismene, helas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de resistance.

Tu m'entendras peutestre, humble dans mon ennui,
Gemir du mesme orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit ? Par quel bonheur extrême
Auroisje pû fléchir . . .

ISMENE.

Vous l'entendrez luy-même.

Il vient à vous.

SCENE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

MAdame, avant que de partir,
J'ay crû de voſtre ſort vous devoir avertir.
Mon Pere ne vit plus. Ma juſte défiance
Préſageoit les raiſons de ſa trop longue abſence.
La mort ſeule bornant ſes travaux éclatans
Pouvoit à l'Univers le cacher ſi long-temps.
Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide
L'Ami, le Compagnon, le Succeſſeur d'Alcide.
Je croy que voſtre haine, épargnant ſes vertus,
Ecoute ſans regret ces noms qui luy ſont dûs.
Un eſpoir adoucit ma triſteſſe mortelle.
Je puis vous affranchir d'une auſtere tutelle.

Je

Je revoque des loix dont j'ay plaint la rigueur,
Vous pouvez disposer de vous, de vostre cœur.
Et dans cette Trézene aujourd'hui mon partage,
De mon ayeul Pitthée autrefois l'heritage,
Qui m'a sans balancer reconnu pour son Roy,
Je vous laisse aussi libre, & plus libre que moy.

ARICIE.

Moderez des bontez, dont l'excés membarrasse.
D'un soin si genereux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austeres loix, dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un Successeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme, & le Fils de la Reine.

ARICIE.

De moy, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sçay, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loy semble me rejetter.
La Grece me reproche une Mere étrangere.
Mais si pour Concurrent je n'avois que mon Frere,
Madame, j'ay sur luy de veritables droits
Que je sçaurois sauver du caprice des loix.
Un frein plus legitime arreste mon audace.
Je vous cede, ou plustost je vous rends une place;
Un Sceptre, que jadis vos Ayeux ont receû
De ce fameux Mortel que la Terre a conceu.

L'adoption le mit entre les mains d'Egée.
Athenes par mon Pere accrüe, & protegée
Reconnut avec joye un Roy si genereux,
Et laissa dans l'oubli vos Freres malheureux.
Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gemy d'une longue querelle
Assez dans ses sillons vostre sang englouti
A fait fumer le champ dont il estoit sorti.
Trézene m'obeït. Les campagnes de Crete
Offrent au Fils de Phedre une riche retraite.
L'Attique est vostre bien. Je pars, & vais pour vous
Réünir tous les vœux partagez entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entens étonnée & confuse
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillay-je ? Puisje croire un semblable dessein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans vôtre sein?
Qu'à bon droit vostre gloire en tous lieux est semée !
Et que la Verité passe la Renommée !
Vous-mesme en ma faveur vous voulez vous trahir ?
N'estoit-ce pas assez de ne me point haïr ?
Et d'avoir si long-temps pu défendre vostre ame
De cette inimitié . . .

HIPPOLYTE.

Moy, vous haïr, Madame?
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un Monstre m'ait porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'estre point adoucie ?
Ay-je pu resister au charme decevant . . .

ARICIE.

Quoy, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.

Je voy que la raiſon cede à la violence.
Puiſque j'ay commencé de rompre le ſilence,
Madame, il faut pourſuivre. Il faut vous informer
D'un ſecret, que mon cœur ne peut plus renfermer
Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un temeraire orgueil exemple memorable.
Moy, qui contre l'Amour fierement revolté,
Aux fers de ſes Captifs ay long-temps inſulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois tousjours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loy,
Par quel trouble me vois je emporté loin de moy!
Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis prés de ſix mois honteux, deſeſperé,
Portant partout le trait, dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moy vainement je m'éprouve.
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des foreſts voſtre image me ſuit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite.
Tout vous livre à l'envy le rebelle Hippolyte.
Moy-meſme pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gemiſſemens font retentir les bois,
Et mes Courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peuteſtre le recit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait en m'écoutant rougir de voſtre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange Captif pour un ſi beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit eſtre plus chere.
Songez que je vous parle une langue étrangere,
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimez,
Qu'Hippolyte ſans vous n'auroit jamais formez.

SCENE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THERAMENE, ISMENE.

THERAMENE.

SEigneur, la Reine vient, & je l'ay devancée.
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moy ?

THERAMENE.

J'ignore sa pensée,
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phedre veut vous parler avant vostre départ.

HIPPOLYTE.

Phedre? Que luy diray-je? Et que peut-elle attendre . . .

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoy que trop convaincu de son inimitie,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous ſortez. Et je parts. Et j'ignore
Si je n'offenſe point les charmes que j'adore.
J'ignore ſi ce cœur que je laiſſe en vos mains ....

ARICIE.

Partez, Prince, & ſuivez vos genereux deſſeins.
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet Empire enfin ſi grand, ſi glorieux,
N'eſt pas de vos preſens le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

AMy, tout eſt-il preſt? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le depart tout s'arme en diligence.
Fay donner le ſignal, cours, ordonne, & revien
Me delivrer bientoſt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHEDRE *à Oenone.*

LE voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens luy dire.

OENONE.

Souvenez-vous d'un Fils qui n'espere qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt depart vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.
Je vous viens pour un Fils expliquer mes allarmes.
Mon Fils n'a plus de Pere, & le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille Ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contr'eux embrasser sa défense.
Mais un secret remord agite mes esprits.
Je crains d'avoir fermé vostre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui vostre juste colere
Ne poursuive bientost une odieuse Mere.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ay point des sentimens si bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas,

Seigneur. Vous m'avez veuë attachée à vous nuire.
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A voſtre inimitié j'ay pris ſoin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ay pu vous ſouffrir.
En public, en ſecret contre vous declarée,
J'ay voulu par des mers en eſtre ſeparée.
J'ay meſme défendu par une expreſſe loy
Qu'on oſaſt prononcer voſtre Nom devant moy.
Si pourtant à l'offenſe on meſure la peine,
Si la haine peut ſeule attirer voſtre haine,
Jamais Femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de voſtre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ſes Enfans une Mere jalouſe
Pardonne rarement au Fils d'une autre Epouſe.
Madame, je le ſçay. Les ſoupçons importuns
Sont d'un ſecond hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moy pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peuteſtre eſſuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah, Seigneur! Que le Ciel, j'oſe icy l'atteſter,
De cette loy commune a voulu m'excepter.
Qu'un ſoin bien different me trouble, & me devore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'eſt pas temps de vous troubler encore.
Peuteſtre voſtre Epoux voit encore le jour.
Le Ciel peut à nos pleurs accorder ſon retour.
Neptune le protege, & ce Dieu tutelaire
Ne ſera pas en vain imploré par mon Pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le Rivage des morts,
Seigneur. Puiſque Theſée a veû les ſombres bords,
En vain vous eſperez qu'un Dieu vous le renvoye,
Et l'avare Acheron ne lâche point ſa proye.
Que dis-je? Il n'eſt point mort, puis qu'il reſpire en vous.
Tousjours devant mes yeux je croy voir mon Epoux.
Je le voy, je luy parle, & mon cœur . . . Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moy ſe declare.

HIPPOLYTE.

Je voy de voſtre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il eſt, Theſée eſt préſent à vos yeux.
Tousjours de ſon amour voſtre ame eſt embraſée.

PHEDRE.

Oüy, Prince, je languis, je brule pour Theſée.
Je l'aime, non point tel que l'ont veû les Enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du Dieu des Morts deshonorer la couche;
Mais fidelle, mais fier, & meſme un peu farouche,
Charmant, jeune, traiſnant tous les cœurs apres ſoy,
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous voy.
Il avoit voſtre port, vos yeux, voſtre langage.
Cette noble pudeur coloroit ſon viſage,
Lorsque de noſtre Crete il traverſa les flots,
Digne ſujet des vœux des filles de Minos.
Que faiſiez-vous alors? Pourquoy ſans Hippolyte
Des Heros de la Grece aſſembla-t-il l'élite?
Pourquoy trop jeune encor ne puſtes-vous alors
Entrer dans le Vaiſſeau qui le mit ſur nos bords?
Par vous auroit peri le Monſtre de la Crete
Malgré tous les détours de ſa vaſte Retraite.

Pour en développer l'embarras incertain
Ma sœur du fil fatal eust armé vostre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée.
L'Amour m'en eust d'abord inspiré la pensée,
C'est moy, Prince, c'est moy dont l'utile secours
Vous eust du Labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eust coustez cette Teste charmante!
Un fil n'eust point assez rassuré vostre Amante.
Compagne du peril qu'il vous falloit chercher,
Moy-mesme devant vous j'aurois voulu marcher,
Et Phedre au Labyrinthe avec vous descenduë,
Se seroit avec vous retrouvée, ou perduë.

HIPPOLYTE.

Dieux! Qu'est-ce que j'entens? Madame, oubliez-vous
Que Thesée est mon Pere, & qu'il est vostre Epoux?

PHEDRE.

Et sur quoy jugez-vous que j'en perds la memoire,
Prince? Auroisje perdu tout le soin de ma gloire?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avouë en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir vostre veuë.
Et je vais . . .

PHEDRE.

Ah! cruel, tu m'as trop entenduë.
Je t'en ay dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien! Connoy donc Phedre, & toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moy-mesme,

Ny que du fol amour qui trouble ma raiſon
Ma laſche complaiſance ait nourri le poiſon.
Objet infortuné des vangeances céleſtes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me déteſtes.
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qui dans mon
flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon ſang,
Ces Dieux qui ſe ſont fait une gloire cruelle
De ſéduire le cœur d'une foible Mortelle.
Toy-meſme en ton eſprit rappelle le paſſé.
C'eſt peu de t'avoir fuy, Cruel, je t'ay chaſſé.
J'ay voulu te paroiſtre odieuſe, inhumaine.
Pour mieux te reſiſter, j'ay recherché ta haine.
De quoy m'ont profité mes inutiles ſoins?
Tu me haïſſois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ay langui, j'ay ſeché, dans les feux, dans les larmes.
Il ſuffit de tes yeux pour t'en perſuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu ſi honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un Fils que je n'oſois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Helas! je ne t'ay pu parler que de toy-meſme.
Vange-toy, puny-moy d'un odieux amour.
Digne Fils du Heros qui t'a donné le jour,
Delivre l'Univers d'un Monſtre qui t'irrite.
La veuve de Theſée oſe aimer Hippolyte?
Croy-moy, ce Monſtre affreux ne doit point t'échaper.
Voilà mon cœur. C'eſt là que ta main doit fraper.
Impatient déja d'expier ſon offenſe
Au devant de ton bras je le ſens qui s'avance.
Frappe. Ou ſi tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un ſupplice ſi doux,

Ou ſi d'un ſang trop vil ta main ſeroit trempée,
Au defaut de ton bras preſte-moy ton épée.
Donne.

OENONE.

Que faites-vous, Madame? Juſtes Dieux!
Mais on vient. Evitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

THERAMENE.

EST-ce Phedre qui fuit, ou pluſtoſt qu'on entraine?
Pourquoy, Seigneur, pourquoy ces marques de douleur?
Je vous voy ſans épée, interdit, ſans couleur.

HIPPOLYTE.

Theramene, fuyons. Ma ſurpriſe eſt extréme.
Je ne puis ſans horreur me regarder moy-meſme.
Phedre... Mais non, grands Dieux! Qu'en un profond oubli
Cet horrible ſecret demeure enſeveli.

THERAMENE.

Si vous voulez partir, la voile eſt préparée.
Mais Athenes, Seigneur, s'eſt déja declarée.

Ses Chefs ont pris les voix de toutes ſes Tribus.
Voſtre Frere l'emporte, & Phedre a le deſſus.

HIPPOLYTE.

Phedre?

THERAMENE.

Un Heraut chargé des volontez d'Athenes
De l'Eſtat en ſes mains vient remettre les reſnes.
Son Fils eſt Roy, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoiſſez,
Eſt-ce donc ſa vertu que vous recompenſez?

THERAMENE.

Cependant un bruit ſourd veut que le Roy reſpire.
On pretend que Theſée a paru dans l'Epire.
Mais moy qui l'y cherchay, Seigneur, je ſçay trop bien,

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne negligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à ſa ſource.
S'il ne merite pas d'interrompre ma courſe,
Partons, & quelque prix qu'il en puiſſe couſter,
Mettons le Sceptre aux mains dignes de le porter.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

AH ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoye.
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voye ?
De quoy viens-tu flatter mon esprit desolé ?
Cache-moy bien plustost, je n'ay que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ay dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel ! Comme il m'écoutoit ! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours !
Comme il ne respiroit qu'une retraite pronte !
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte !
Pourquoy détournois-tu mon funeste dessein ?
Helas ! Quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moy ? Me l'a-t-il arrachée !
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ay renduë horrible à ses yeux inhumains,
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

OENONE.

Ainſi dans vos malheurs ne ſongeant qu'à vous plaindre,
Vous nourriſſez un feu, qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne ſang de Minos,
Dans de plus nobles ſoins chercher voſtre repos,
Contre un Ingrat qui plaiſt recourir à la fuite,
Regner, & de l'Eſtat embraſſer la conduite!

PHEDRE.

Moy regner! Moy ranger un Eſtat ſous ma loy!
Quand ma foible raiſon ne regne plus ſur moy,
Lors que j'ay de mes ſens abandonné l'empire,
Quand ſous un joug honteux à-peine je reſpire,
Quand je me meurs.

OENONE.

Fuyez.

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

OENONE.

Vous l'oſaſtes bannir, vous n'oſez l'éviter.

PHEDRE.

Il n'eſt plus temps. Il ſçait mes ardeurs inſenſées.
De l'auſtere pudeur les bornes ſont paſſées.

J'ay declaré ma honte aux yeux de mon Vainqueur,
Et l'eſpoir malgré moy s'eſt gliſſé dans mon cœur.
Toy-meſme rappellant ma force défaillante,
Et mon ame déja ſur mes levres errante,
Par tes conſeils flatteurs tu m'as ſceu ranimer.
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

OENONE.

Helas! De vos malheurs innocente ou coupable,
De quoy pour vous ſauver n'eſtois-je point capable?
Mais ſi jamais l'offenſe irrita vos eſprits,
Pouvez-vous d'un ſuperbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels ſa rigueur obſtinée
Vous laiſſoit à ſes pieds peu s'en faut proſternée!
Que ſon farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phedre en ce moment n'avoit-elle mes yeux?

PHEDRE.

Oenone, il peut quitter cet orgueil qui te bleſſe.
Nourri dans les foreſts, il en a la rudeſſe.
Hippolyte endurci par de ſauvages lois
Entend parler d'amour pour la premiere fois.
Peuteſtre ſa ſurpriſe a causé ſon ſilence,
Et nos plaintes peuteſtre ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une Barbare en ſon ſein l'a formé.

PHEDRE.

Quoy que Scythe & Barbare, elle a pourtant aimé.

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verray point préferer de Rivale.
Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison.
Sers ma fureur, Oenone, & non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible.
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un Empire ont paru le toucher.
Athenes l'attiroit, il n'a pû s'en cacher.
Déja de ses vaisseaux la pointe estoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Oenone. Fay briller la couronne à ses yeux.
Qu'il mette sur son front le sacré diadéme.
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moy-mesme.
Cedons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon Fils dans l'art de commander.
Peutestre il voudra bien lui tenir lieu de Pere.
Je mets sous son pouvoir & le Fils & la Mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.
Tes discours trouveront plus d'accez que les miens.
Presse, pleure, gemy, peins luy Phedre mourante.
Ne rougy point de prendre une voix suppliante.
Je t'avoûray de tout, je n'espere qu'en toy.
Va, j'attens ton retour pour disposer de moy.

SCENE II.

PHEDRE *seule.*

OToy ! qui vois la honte où je ſuis deſcenduë,
Implacable Venus, ſuis-je aſſez confonduë ?
Tu ne ſçaurois plus loin pouſſer ta cruauté,
Ton triomphe eſt parfait, tous tes traits ont porté.
Cruelle, ſi tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un Ennemy qui te ſoit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, & bravant ton courroux,
Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.
Ton nom ſemble offenſer ſes ſuperbes oreilles.
Déeſſe, vange-toy, nos cauſes ſont pareilles.
Qu'il aime. Mais déja tu reviens ſur tes pas,
Oenone ? On me déteſte, on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHEDRE, OENONE.

OENONE.

IL faut d'un vain amour étouffer la penſée,
Madame. Rappellez voſtre vertu paſſée.
Le Roy, qu'on a cru mort, va paroiſtre à vos yeux,
Theſée eſt arrivé. Theſée eſt en ces lieux.

Le Peuple, pour le voir, court & se precipite.
Je sortois par vostre ordre, & cherchois Hippolyte,
Lors que jusques au ciel mille cris élancez . . .

PHEDRE.

Mon Epoux est vivant, Oenone, c'est assez.
J'ay fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage.
Il vit. Je ne veux pas en sçavoir davantage.

OENONE.

Quoy ?

PHEDRE.

Je te l'ay prédit ; mais tu n'as pas voulu.
Sur mes justes remors tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'estre pleurée.
J'ay suivi tes conseils, je meurs deshonorée.

OENONE.

Vous mourez ?

PHEDRE.

Juste Ciel! Qu'ay-je fait aujourd'hui!
Mon Epoux va paroistre, & son Fils avec lui.
Je verray le témoin de ma flâme adultere
Observer de quel front j'ose aborder son Pere,
Le cœur gros de soûpirs, qu'il n'a point écoutez,
L'œil humide de pleurs, par l'Ingrat rebuttez.
Penses-tu que sensible à l'honneur de Thesée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?
Laissera-t-il trahir & son Pere & son Roy ?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moy ?
Il se tairoit en vain. Je sçay mes perfidies,
Oenone, & ne suis point de ces Femmes hardies,

Qui gouſtant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſceû ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connoy mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voutes
Vont prendre la parole, & preſts à m'accuſer
Attendent mon Epoux, pour le deſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre ?
La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroy.
Je ne crains que le nom que je laiſſe aprés moy.
Pour mes triſtes Enfans quel affreux heritage !
Le ſang de Juppiter doit enfler leur courage.
Mais quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau,
Le crime d'une Mere eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours helas ! trop veritable
Un jour ne leur reproche une Mere coupable.
Je tremble qu'opprimez de ce poids odieux
L'un ny l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

OENONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre.
Jamais crainte ne fut plus juſte que la voſtre.
Mais à de tels affronts pourquoy les expoſer ?
Pourquoy contre vous-meſme allez-vous dépoſer ?
C'en eſt fait. On dira que Phedre trop coupable
De ſon Epoux trahi fuit l'aſpect redoutable.
Hippolyte eſt heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-meſme en expirant appuyez ſes diſcours.
A voſtre Accuſateur que pourray-je répondre ?
Je ſeray devant luy trop facile à confondre.
De ſon triomphe affreux je le verray joüir,
Et conter voſtre honte à qui voudra l'oüir.
Ah ! que pluſtoſt du Ciel la flâme me dévore !
Mais ne me trompez point, vous eſt-il cher encore ?

De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux ?

PHEDRE.

Je le voy comme un Monstre effroyable à mes yeux.

OENONE.

Pourquoy donc lui ceder une victoire entiere ?
Vous le craignez. Osez l'accuser la premiere
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Vostre trouble présent, vostre douleur passée,
Son Pere par vos cris dés long-temps prévenu,
Et déja son exil par vous-mesme obtenu.

PHEDRE.

Moy, que j'ose opprimer & noircir l'innocence ?

OENONE.

Mon zele n'a besoin que de vostre silence.
Tremblante comme vous j'en sens quelques remors.
Vous me verriez plus pronte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remede,
Vostre vie est pour moy d'un prix à qui tout cede.
Je parleray. Thesée aigri par mes avis
Bornera sa vangeance à l'exil de son Fils.
Un Pere en punissant, Madame, est toujours Pere.
Un supplice leger suffit à sa colere.
Mais le sang innocent dust-il estre versé,
Que ne demande point vostre honneur menassé ?
C'est un tresor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loy qu'il vous dicte il faut vous y soûmettre,

Madame, & pour sauver nostre Honneur combattu,
Il faut immoler tout, & mesme la Vertu.
On vient, je voy Thesée.

PHEDRE.

Ah! je vois Hippolyte.
Dans ses yeux insolens je voy ma perte écrite.
Fay ce que tu voudras, je m'abandonne à toy.
Dans le trouble où je suis je ne puis rien pour moy.

SCENE IV.

THESE'E, HIPPOLYTE, PHEDRE, OENONE, THERAMENE.

THESE'E.

LA fortune à mes vœux cesse d'estre opposée,
Madame, & dans vos bras met . . .

PHEDRE.

Arrestez, Thesée;
Et ne profanez point des transports si charmans.
Je ne merite plus ces doux empressemens.
Vous estes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en vostre absence épargné vostre Epouse.
Indigne de vous plaire, & de vous approcher,
Je ne doy desormais songer qu'à me cacher.

SCENE V.

THESE'E, HIPPOLYTE, THERAMENE.

THESE'E.

QUel eſt l'étrange accüeil qu'on fait à voſtre Pere,
Mon Fils ?

HIPPOLYTE.

Phedre peut ſeule expliquer ce myſtere.
Mais ſi mes vœux ardans vous peuvent émouvoir,
Permettez-moy, Seigneur, de ne la plus revoir.
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Diſparoiſſe des lieux que voſtre Epouſe habite.

THESEE.

Vous, mon Fils, me quitter ?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas,
C'eſt vous qui ſur ces bords conduiſiſtes ſes pas.
Vous daignaſtes, Seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie, & la Reine.
Je fus meſme chargé du ſoin de les garder.
Mais quels ſoins deſormais peuvent me retarder ?

Assez dans les forests mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourray-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots ?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un Tyran, plus d'un Monstre farouche
Avoit de vostre bras senti la pesanteur.
Déja de l'Insolence heureux persecuteur
Vous aviez des deux Mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.
Hercule respirant sur le bruit de vos coups
Déja de son travail se reposoit sur vous.
Et moy, Fils inconnu d'un si glorieux Pere,
Je suis mesme encor loin des traces de ma Mere.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque Monstre a pû vous échaper,
Que j'apporte à vos piez sa dépoüille honorable ;
Ou que d'un beau trépas la memoire durable
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'Avenir que j'estois vostre Fils.

THESEE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répanduë
Fait fuyr devant mes yeux ma Famille éperduë ?
Si je reviens si craint, & si peu desiré,
O Ciel ! de ma prison pourquoy m'as-tu tiré ?
Je n'avois qu'un Ami. Son imprudente flâme
Du Tyran de l'Epire alloit ravir la Femme.
Je servois à-regret ses desseins amoureux.
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le Tyran m'a surpris sans défense & sans armes.
J'ay veu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce Barbare à des monstres cruels,
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.

Moy-meſme il m'enferma dans des Cavernes ſombres,
Lieux profonds, & voiſins de l'Empire des Ombres.
Les Dieux aprés ſix mois enfin m'ont regardé.
J'ay ſceu tromper les yeux par qui j'eſtois gardé.
D'un perfide Ennemi j'ay purgé la Nature.
A ſes monſtres lui-meſme a ſervi de pâture.
Et lors qu'avec tranſport je penſe m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laiſſé de plus cher;
Que dis-je? Quand mon ame à ſoy-meſme renduë
Vient ſe raſſaſier d'une ſi chere veuë;
Je n'ay pour tout accueil que des fremiſſemens.
Tout fuit, tout ſe refuſe à mes embraſſemens.
Et moy-meſme éprouvant la terreur que j'inſpire,
Je voudrois eſtre encor dans les priſons d'Epire.
Parlez. Phedre ſe plaint que je ſuis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoy ne ſuis-je pas vangé!
La Grece, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au Criminel accordé quelque azile?
Vous ne répondez point. Mon Fils, mon propre Fils
Eſt-il d'intelligence avec mes Ennemis?
Entrons. C'eſt trop garder un doute qui m'accable.
Connoiſſons à la fois le crime & le coupable.
Que Phedre explique enfin le trouble où je la voy.

SCENE

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

OU tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroy ?
Phedre toujours en proye à sa fureur extréme
Veut-elle s'accuser & se perdre elle-mesme ?
Dieux ! que dira le Roy ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa Maison !
Moy-mesme plein d'un feu que sa haine reprouve,
Quel il m'a veû jadis, & quel il me retrouve !
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.
Mais l'Innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourray de mon Pere émouvoir la tendresse,
Et luy dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sçauroit ébranler.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESE'E, OENONE.

THESEE.

AH ! Qu'eſt-ce que j'entens ! Un Traiſtre, un Temeraire
Preparoit cet outrage à l'honneur de ſon Pere ?
Avec quelle rigueur, Deſtin, tu me pourſuis !
Je ne ſçais où je vas, je ne ſçais où je ſuis.
O tendreſſe ! O bonté trop mal recompenſée !
Projet audacieux ! Déteſtable penſée !
Pour parvenir au but de ſes noires amours
L'inſolent de la force empruntoit le ſecours.
J'ay reconnu le fer, inſtrument de ſa rage ;
Ce fer dont je l'armay pour un plus noble uſage.
Tous les liens du ſang n'ont pû le retenir ?
Et Phedre differoit à le faire punir ?
Le ſilence de Phedre épargnoit le Coupable ?

OENONE.

Phedre épargnoit pluſtoſt un Pere déplorable.
Honteuſe du deſſein d'un Amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ſes yeux,

Phedre mouroit, Seigneur, & sa main meurtriere
Eteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.
J'ay veû lever le bras, j'ay couru la sauver.
Moy seule à vostre amour j'ay sceû la conserver.
Et plaignant à la fois son trouble & vos allarmes,
J'ay servi malgré moy d'interprete à ses larmes.

THESEE.

Le perfide ! Il n'a pû s'empescher de pâlir.
De crainte en m'abordant je l'ay veû tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allegresse.
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est devoré,
Dans Athenes déja s'estoit-il déclaré ?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine.

THESEE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé ?

OENONE.

Je vous ay dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.
Souffrez que je vous quitte & me range auprés d'elle.

SCENE II.

THESE'E, HIPPOLYTE.

THESE'E.

AH! le voicy. Grands Dieux! A ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane Adultere
Brille de la Vertu le sacré caractere?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoistre le cœur des perfides humains?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pû troubler vostre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foy?

THESEE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moy?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des Brigans dont j'ay purgé la Terre.
Aprés que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton Pere a porté ta fureur,
Tu m'oses presenter une Teste ennemie,
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher sous un Ciel inconnu
Des Pays, où mon nom ne soit point parvenu.

Fuy, Traiſtre. Ne vien point braver icy ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à-peine.
C'eſt bien aſſez pour moy de l'opprobre eternel
D'avoir pû mettre au jour un Fils ſi criminel,
Sans que ta mort encor honteuſe à ma Memoire
De mes nobles travaux vienne ſoüiller la gloire.
Fuis. Et ſi tu ne veux qu'un chaſtiment ſoudain
T'ajoûte aux Scelerats qu'a punis cette main,
Pren garde que jamais l'Aſtre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied temeraire.
Fuis, dis-je, & ſans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aſpect purge tous mes Eſtats.
Et toy, Neptune, & toy, ſi jadis mon courage
D'infames Aſſaſſins nettoya ton rivage,
Souvien-toy que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle
Je n'ay point imploré ta puiſſance immortelle.
Avares du ſecours que j'attens de tes ſoins
Mes vœux t'ont reſervé pour de plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui. Vange un malheureux Pere.
J'abandonne ce Traiſtre à toute ta colere.
Etouffe dans ſon ſang ſes deſirs effrontez.
Theſée à tes fureurs connoiſtra tes bontez.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phedre accuſe Hippolyte!
Un tel excés d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups impréveûs m'accablent à la fois
Qu'ils m'oſtent la parole, & m'étouffent la voix.

THESEE.

Traiſtre, tu prétendois qu'en un lâche ſilence
Phedre enſeveliroit ta brutale inſolence.

Il falloit en fuyant ne pas abandonner
Le fer, qui dans ses mains aide à te condanner.
Ou plustost il falloit comblant ta perfidie
Lui ravir tout d'un coup la parole & la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire icy parler la Verité,
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et sans vouloir vous-mesme augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toûjours précedent les grands crimes.
Quiconque a pû franchir les bornes legitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrez.
Ainsi que la Vertu le Crime a ses degrez.
Et jamais on n'a veû la timide Innocence
Passer subitement à l'extréme licence.
Un jour seul ne fait point d'un Mortel vertueux
Un perfide Assassin, un lâche Incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste Heroïne
Je n'ay point de son sang démenti l'origine.
Pitthée estimé sage entre tous les humains
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je croy sur tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
J'ay poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane . . .

THESEE.

Ouy, c'est ce mesme orgueil, Lasche, qui te condane.

Je voy de tes froideurs le principe odieux.
Phedre ſeule charmoit tes impudiques yeux.
Et pour tout autre objet ton ame indifferente
Dédaignoit de brûler d'une flâme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon Pere, ce cœur (c'eſt trop vous le celer)
N'a point d'un chaſte amour dédaigné de bruler.
Je confeſſe à vos piez ma veritable offenſe.
J'aime, j'aime, il eſt vray, malgré voſtre défenſe.
Aricie à ſes loix tient mes vœux aſſervis.
La Fille de Pallante a vaincu voſtre Fils.
Je l'adore, & mon ame à vos ordres rebelle
Ne peut ny ſoupirer ny bruler que pour elle.

THESEE.

Tu l'aimes ? Ciel ! Mais non, l'artifice eſt groſſier.
Tu te feins criminel pour te juſtifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis ſix mois je l'évite, & je l'aime.
Je venois en tremblant vous le dire à vous-meſme.
Hé quoy ? De voſtre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quel affreux ſerment faut-il vous raſſurer ?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature . . .

THESEE.

Toujours les Scelerats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours,
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroist fausse, & pleine d'artifice.
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THESEE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THESEE.

Fusses-tu par-de-là les Colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un Perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels Amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

THESEE.

Va chercher des Amis, dont l'estime funeste
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste,
Des Traistres, des Ingrats, sans honneur & sans loy,
Dignes de proteger un méchant tel que toy.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultere?
Je me tais. Cependant Phedre sort d'une Mere,

Phedre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THESEE.

Quoy ! ta rage à mes yeux perd toute retenuë ?
Pour la derniere fois oſte-toy de ma veuë.
Sors, Traiſtre. N'attend pas qu'un Pere furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.

SCENE III.

THESE'E *ſeul.*

MIſerable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune par le Fleuve aux Dieux meſmes terrible
M'a donné ſa parole, & va l'executer.
Un Dieu vangeur te ſuit, tu ne peux l'èviter.
Je t'aimois. Et je ſens que malgré ton offenſe
Mes entrailles pour toy ſe troublent par avance.
Mais à te condanner tu m'as trop engagé.
Jamais Pere en effet fut-il plus outragé ?
Juſtes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ay-je pû mettre au jour un Enfant ſi coupable ?

SCENE IV.

PHEDRE, THESE'E.

PHEDRE.

SEigneur, je viens à vous pleine d'un juſte effroy.
Voſtre voix redoutable a paſſé juſqu'à moy.
Je crains qu'un prompt effet n'ait ſuivi la menace.
S'il en eſt temps encore, épargnez voſtre Race.
Reſpectez voſtre ſang, j'oſe vous en prier.
Sauvez-moy de l'horreur de l'entendre crier.
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THESEE.

Non, Madame, en mon ſang ma main n'a point trempé.
Mais l'Ingrat toutefois ne m'eſt point échapé.
Une immortelle main de ſa perte eſt chargée.
Neptune me la doit, & vous ſerez vangée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit ! Quoy vos vœux irritez . . .

THESEE.

Quoy craignez-vous déja qu'ils ne ſoient écoutez ?

Joignez-vous bien pluſtoſt à mes vœux legitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moy ſes crimes.
Echauffez mes tranſports trop lents, trop retenus.
Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus.
Sa fureur contre vous ſe répand en injures.
Voſtre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures.
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foy,
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoy Seigneur?

THESEE.

Il l'a dit devant moy.
Mais je ſçay rejetter un frivole artifice.
Eſperons de Neptune une pronte juſtice.
Je vay moy-meſme encore au pié de ſes Autels
Le preſſer d'accomplir ſes ſermens immortels.

SCENE V.

PHEDRE *ſeule.*

IL ſort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur ſe réveille?
Quel coup de foudre, ô Ciel! & quel funeſte avis!
Je volois toute entiere au ſecours de ſon Fils:
Et m'arrachant des bras d'Oenone épouvantée
Je cedois au remord dont j'eſtois tourmentée.
Qui ſçait meſme où m'alloit porter ce repentir?
Peuteſtre à m'accuſer j'aurois pû conſentir,

Peutestre si la voix ne m'eust esté coupée,
L'affreuse Verité me seroit échapée.
Hippolyte est sensible, & ne sent rien pour moy!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foy!
Ah Dieux! Lors qu'à mes vœux l'Ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toûjours fermé
Fust contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace.
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peutestre a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sçauroit souffrir.
Et je me chargerois du soin de le défendre?

SCENE VI.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

CHere Oenone, sçais-tu ce que je viens d'apprendre?

OENONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ay pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ay craint une fureur à vous-mesme fatale.

PHEDRE.

Oenone, qui l'eust crû? J'avois une Rivale.

OENONE.

OENONE.

Comment ?

PHEDRE.

Hippolyte aime, & je n'en puis douter.
Ce farouche Ennemi qu'on ne pouvoit donter,
Qu'offenſoit le reſpect, qu'importunoit la plainte,
Ce Tigre, que jamais je n'aborday ſans crainte,
Soûmis, apprivoiſé reconnoiſt un Vainqueur.
Aricie a trouvé le chemin de ſon cœur.

OENONE.

Aricie ?

PHEDRE.

Ah douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me ſuis reſervée !
Tout ce que j'ay ſouffert, mes craintes, mes tranſports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remors,
Et d'un refus cruel l'inſupportable injure
N'eſtoit qu'un foible eſſay du tourment que j'endure.
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trõpé mes yeux ?
Comment ſe ſont-ils veûs ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Tu le ſçavois. Pourquoy me laiſſois-tu ſeduire ?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'inſtruire ?
Les a-t'on veû ſouvent ſe parler, ſe chercher ?
Dans le fond des foreſts alloient-ils ſe cacher ?
Helas ! Ils ſe voyoient avec pleine licence.
Le Ciel de leurs ſoupirs approuvoit l'innocence.
Ils ſuivoient ſans remords leur panchant amoureux.
Tous les jours ſe levoient clairs & ſereins pour eux.
Et moy, triſte rebut de la Nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere.
La Mort eſt le ſeul Dieu que j'oſois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer,

Me nourriſſant de fiel, de larmes abbreuvée.
Encor dans mon malheur de trop prés obſervée,
Je n'oſois dans mes pleurs me noyer à loiſir,
Je gouſtois en tremblant ce funeſte plaiſir.
Et ſous un front ſerein déguiſant mes allarmes,
Il falloit bien ſouvent me priver de mes larmes.

OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne ſe verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah mortelle penſée!
Ils bravent la fureur d'une Amante inſenſée.
Malgré ce meſme exil qui va les écarter,
Ils font mille ſermens de ne ſe point quitter.
Non, je ne puis ſouffrir un bonheur qui m'outrage,
Oenone. Pren pitié de ma jalouſe rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon Epoux
Contre un ſang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne ſe borne pas à des peines legeres.
Le crime de la Sœur paſſe celui des Freres.
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer?
Moy jalouſe! Et Theſée eſt celui que j'implore!
Mon Epoux eſt vivant, & moy je brule encore!
Pour qui? Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes deſormais ont comblé la meſure.
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture.
Mes homicides mains prontes à me vanger
Dans le ſang innocent brulent de ſe plonger.

Miſerable ! Et je vis ? Et je ſoutiens la veuë
De ce ſacré Soleil, dont je ſuis deſcenduë ?
J'ay pour Ayeul le Pere & le Maiſtre des Dieux.
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes Ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la Nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon Pere y tient l'Urne fatale.
Le Sort, dit-on, l'a miſe en ſes ſeveres mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles Humains.
Ah ! combien fremira ſon Ombre épouvantée,
Lors qu'il verra ſa Fille à ſes yeux preſentée,
Contrainte d'avoüer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peuteſtre inconnus aux Enfers.
Que diras-tu, mon Pere, à ce ſpectacle horrible ?
Je croy voir de ta main tomber l'Urne terrible.
Je croy te voir cherchant un ſupplice nouveau,
Toy-meſme de ton Sang devenir le Bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta Famille.
Reconnoy ſa vangeance aux fureurs de ta Fille.
Helas ! Du crime affreux dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.
Juſqu'au dernier ſoupir de malheurs pourſuivie,
Je rends dans les tourmens une penible vie.

OENONE.

Hé ! repouſſez, Madame, une injuſte terreur.
Regardez d'un autre œil une excuſable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſtinée.
Par un charme fatal vous fuſtes entrainée.
Eſt-ce donc un prodige inoüi parmy nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foibleſſe aux Humains n'eſt que trop naturelle.
Mortelle ſubiſſez le ſort d'une Mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dés long-temps.
Les Dieux meſme, les Dieux de l'Olympe habitans,

Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brulé quelquefois de feux illegitimes.

PHEDRE.

Qu'entens-je ? Quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perduë.
Au jour que je fuyois c'est toy qui m'as renduë.
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, & tu me l'as fait voir.
De quoy te chargeois-tu ? Pourquoy ta bouche impie
A-t-elle en l'accusant osé noircir sa vie ?
Il en mourra peutestre, & d'un Pere insensé
Le sacrilege vœu peutestre est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, Monstre execrable.
Va, laisse-moy le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer.
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toy, par de lasches adresses,
Des Princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au panchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du Crime applanir le chemin ;
Détestables Flatteurs, Présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

OENONE *seule*.

Ah Dieux ! Pour la servir j'ay tout fait, tout quitté.
Et j'en reçoy ce prix ? Je l'ay bien merité.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

QUoy vous pouvez vous taire en ce peril extréme ?
Vous laissez dans l'erreur un Pere qui vous aime ?
Cruel, si de mes pleurs mespriſant le pouvoir
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, separez vous de la triſte Aricie.
Mais du moins en partant assurez vostre vie.
Défendez vostre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez vostre Pere à revoquer ses vœux.
Il en est temps encor. Pourquoy ? Par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à vostre Accusatrice ?
Esclairciſſez Thesée.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ay-je point dit ?
Ay-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devois-je, en lui faisant un recit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un Pere ?
Vous seule avez percé ce myſtere odieux.
Mon cœur pour s'espancher n'a que vous & les Dieux.

Je n'ay pû vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moy meſme.
Mais ſongez ſous quel ſceau je vous l'ay revelé.
Oubliez, s'il ſe peut, que je vous ay parlé,
Madame. Et que jamais une bouche ſi pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible avanture.
Sur l'équité des Dieux oſons nous confier.
Ils ont trop d'intereſt à me juſtifier.
Et Phedre toſt ou tard de ſon crime punie,
N'en ſçauroit éviter la juſte ignominie.
C'eſt l'unique reſpect que j'exige de vous.
Je permets tout le reſte à mon libre courroux.
Sortez de l'eſclavage où vous eſtes reduite.
Oſez me ſuivre. Oſez accompagner ma fuite.
Arrachez vous d'un lieu funeſte & profané,
Où la Vertu reſpire un air empoiſonné.
Profitez, pour cacher voſtre pronte retraite,
De la confuſion que ma diſgrace y jette.
Je vous puis de la fuite aſſurer les moyens.
Vous n'avez juſqu'icy de Gardes que les miens.
De puiſſans Défenſeurs prendront noſtre querelle.
Argos nous tend les bras, & Sparte nous appelle.
A nos amis communs portons nos juſtes cris.
Ne ſouffrons pas que Phedre aſſemblant nos debris
Du troſne paternel nous chaſſe l'un & l'autre,
Et promette à ſon Fils ma dépoüille & la voſtre.
L'occaſion eſt belle, il la faut embraſſer.
Quelle peur vous retient? Vous ſemblez balancer?
Voſtre ſeul intereſt m'inſpire cette audace.
Quand je ſuis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
Sur les pas d'un Banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Helas! qu'un tel exil, Seigneur, me ſeroit cher!

Dans quels raviſſemens, à voſtre ſort liée
Du reſte des mortels je vivrois oubliée !
Mais n'eſtant point unis par un lien ſi doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?
Je ſçay que ſans bleſſer l'honneur le plus ſevere
Je me puis affranchir des mains de voſtre Pere.
Ce n'eſt point m'arracher du ſein de mes Parens.
Et la fuite eſt permiſe à qui fuit ſes Tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée...

HIPPOLYTE.

Non non, j'ay trop de ſoin de voſtre Renommée.
Un plus noble deſſein m'ameine devant vous.
Fuyez vos ennemis, & ſuivez voſtre Epoux.
Libres dans nos malheurs, puiſque le Ciel l'ordonne,
Le don de noſtre foy ne dépend de perſonne.
L'Hymen n'eſt point toûjours entouré de Flambeaux.
Aux portes de Trézene, & parmy ces Tombeaux,
Des Princes de ma race antiques ſepultures,
Eſt un Temple ſacré formidable aux Parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain.
Le perfide y reçoit un chaſtiment ſoudain.
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le Menſonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, ſi vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le ſerment ſolennel.
Nous prendrons à témoin le Dieu qu'on y revere.
Nous le prierons tous deux de nous ſervir de Pere.
Des Dieux les plus ſacrez j'atteſteray le nom.
Et la chaſte Diane, & l'auguſte Junon,
Et tous les Dieux enfin témoins de mes tendreſſes
Garantiront la foy de mes ſaintes promeſſes.

ARICIE.

Le Roy vient. Fuyez, Prince, & partez prontement.
Pour cacher mon départ je demeure un moment.

Allez, & laissez moy quelque fidelle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THESE'E, ARICIE, ISMENE.

THESEE.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes yeux
Montrer la verité, que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chere Ismene, & sois preste à la fuite.

SCENE III.

THESE'E, ARICIE.

THESE'E.

VOus changez de couleur, & semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu,

THESE'E.

Vos yeux ont sceû donter ce rebelle courage.
Et ses premiers soupirs sont vostre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la verité.
De vostre injuste haine il n'a pas hérité.
Il ne me traittoit point comme une criminelle.

THESE'E.

J'entens, il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant.
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Luy, Seigneur ?

THESE'E.

Vous deviez le rendre moins volage.
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez vous si mal le crime & l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nüage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez. Repentez vous de vos vœux homicides.

Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux
Ne vous haïſſe aſſez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans ſa colere il reçoit nos Victimes.
Ses préſens ſont ſouvent la peine de nos crimes.

THESE'E.

Non, vous voulez en vain couvrir ſon attentat.
Voſtre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en croy des témoins certains, irreprochables.
J'ay veû, j'ay veû couler des larmes veritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de Monſtres ſans nombre affranchi les humains.
Mais tout n'eſt pas détruit. Et vous en laiſſez vivre
Un... Voſtre Fils, Seigneur, me défend de pourſuivre.
Inſtruite du reſpect qu'il veut vous conſerver,
Je l'affligerois trop, ſi j'oſois achever.
J'imite ſa pudeur, & fuis voſtre préſence
Pour n'eſtre pas forcée à rompre le ſilence.

SCENE IV.

THESE'E *ſeul.*

QUelle eſt donc ſa penſée ? Et que cache un diſcours
Commencé tant de fois, interrompu toûjours ?
Veulent-ils m'ébloüir par une feinte vaine ?
Sõt-ils d'accord tous deux, pour me mettre à la geſne ?

Mais moy-meſme, malgré ma ſevere rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié ſecrette & m'afflige, & m'eſtonne.
Une ſeconde fois interrogeons Oenone.
Je veux de tout le crime eſtre mieux éclairci.
Gardes, Qu'Oenone ſorte & vienne ſeule ici.

SCENE V.

THESE'E, PANOPE.

PANOPE.

J'Ignore le projet que la Reine medite,
Seigneur. Mais je crains tout du tranſport qui l'agite.
Un mortel deſeſpoir ſur ſon viſage eſt peint.
La pâleur de la mort eſt déja ſur ſon teint.
Déja de ſa préſence avec honte chaſſée
Dans la profonde mer Oenone s'eſt lancée.
On ne ſçait point d'où part ce deſſein furieux.
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THESE'E.

Qu'entens-je ?

PANOPE.

Son treſpas n'a point calmé la Reine,
Le trouble ſemble croiſtre en ſon ame incertaine.
Quelquefois pour flatter ſes ſecretes douleurs
Elle prend ſes Enfans, & les baigne de pleurs.

Et soudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hazard ses pas irresolus.
Son œil tout égaré ne nous reconnoist plus.
Elle a trois fois écrit, & changeant de pensée
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, Seigneur, daignez la secourir.

THESE'E.

O Ciel! Oenone est morte, & Phedre veut mourir?
Qu'on rappelle mon Fils. Qu'il vienne se défendre,
Qu'il vienne me parler, je suis prest de l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bien-faits,
Neptune. J'aime mieux n'estre exaucé jamais.
J'ay peut-estre trop crû des témoins peu fidelles,
Et j'ay trop tost vers toy levé mes mains cruelles.
Ah! de quel desespoir mes vœux seroient suivis!

SCENE VI.

THESE'E, THERAMENE.

THESE'E.

THeramene est-ce toy? Qu'as-tu fait de mon Fils?
Je te l'ay confié dés l'age le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te voy répandre?
Que fait mon Fils?

THERAMENE.

O soins tardifs, & superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THESEE.

THESEE.

Dieux !

THERAMENE.

J'ay veû des mortels perir le plus aimable,
Et j'oſe dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THESEE.

Mon Fils n'eſt plus ! Hé quoy ? quand je luy tends les bras,
Les Dieux impatiens ont haſté ſon trepas ?
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre ſoudaine ?

THERAMENE.

A peine nous ſortions des portes de Trézene,
Il eſtoit ſur ſon char. Ses gardes affligez
Imitoient ſon ſilence, autour de lui rangez.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycenes.
Sa main ſur les chevaux laiſſoit flotter les reſnes.
Ses ſuperbes Courſiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obeïr à ſa voix,
L'œil morne maintenant & la teſte baiſſée
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cry ſorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos.
Et du ſein de la terre une voix formidable
Reſpond en gemiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs noſtre ſang s'eſt glacé.
Des courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.
Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros boüillons une montagne humide.
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmy des flots d'écume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaſſantes.
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.

Indontable Taureau, Dragon impetueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage.
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile
Dans le temple voiſin chacun cherche un azile.
Hippolyte lui ſeul, digne Fils d'un Heros,
Arreſte ſes courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au Monſtre, & d'un dard lancé d'une main
ſeûre
Il luy fait dans le flanc une large bleſſûre.
De rage & de douleur le Monſtre bondiſſant
Vient aux piez des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang, & de fumée.
La frayeur les emporte, & ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ny le frein, ny la voix.
En efforts impuiſſans leur maiſtre ſe conſume.
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante eſcume.
On dit qu'on a veû meſme en ce deſordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les precipite.
L'eſſieu crie, & ſe romp. L'intrepide Hippolyte
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé.
Dans les reſnes lui-meſme il tombe embarraſſé.
Excuſez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moy de pleurs une ſource éternelle.
J'ay veû, Seigneur, j'ay veû voſtre malheureux Fils
Trainé par les chevaux que ſa main a nourris.
Il veut les rappeller, & ſa voix les effraye.
Ils courent. Tout ſon corps n'eſt bien toſt qu'une playe.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impetueuſe enfin ſe rallentit.

Ils s'arreſtent, non loin de ces Tombeaux antiques,
Où des Rois ſes Ayeux ſont les froides reliques.
J'y cours en ſoupirant, & ſa Garde me ſuit.
De ſon genereux ſang la trace nous conduit.
Les rochers en ſont teints. Les ronces degouttantes
Portent de ſes cheveux les dépoüilles ſanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme ſoudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une innocente vie.*
Pren ſoin aprés ma mort de la triſte Aricie.
Cher Amy, ſi mon Pere un jour deſabusé
Plaint le malheur d'un Fils fauſſement accusé,
Pour appaiſer mon ſang, & mon Ombre plaintive,
Dy-lui, qu'avec douceur il traitte ſa Captive,
Qu'il lui rende . . . A ce mot ce Heros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triſte objet où des Dieux triomphe la colere,
Et que méconnoiſtroit l'œil meſme de ſon Pere.

THESEE.

O mon Fils ! cher eſpoir que je me ſuis ravi !
Inexorables Dieux, qui m'avez trop ſervi !
A quels mortels regrets ma vie eſt reſervée !

THERAMENE.

La timide Aricie eſt alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant voſtre courroux,
A la face des Dieux l'accepter pour Epoux.
Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une Amante !)
Hippolyte étendu, ſans forme & ſans couleur.
Elle veut quelque temps douter de ſon malheur,
Et ne connoiſſant plus ce Heros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, & le demande encore.

Mais trop ſeûre à la fin qu'il eſt devant ſes yeux,
Par un triſte regard elle accuſe les Dieux,
Et froide, gemiſſante, & preſque inanimée,
Aux piez de ſon Amant elle tombe pâmée.
Iſmene eſt auprés d'elle. Iſmene toute en pleurs
La rappelle à la vie, ou pluſtoſt aux douleurs.
Et moy, je ſuis venu déteſtant la lumiere
Vous dire d'un Heros la volonté derniere,
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux employ,
Dont ſon cœur expirant s'eſt reposé ſur moy.
Mais j'apperçoy venir ſa mortelle Ennemie.

SCENE DERNIERE.

THESEE, PHEDRE, THERAMENE, PANOPE, GARDES.

THESEE.

HE' bien! vous triomphez, & mon Fils eſt ſans vie.
Ah que j'ay lieu de craindre! Et qu'un cruel ſoupçon
L'excuſant dans mon cœur, m'allarme avec raiſon!
Mais, Madame, il eſt mort, prenez voſtre Victime.
Jouïſſez de ſa perte injuſte, ou legitime.
Je conſens que mes yeux ſoient toujours abuſez.
Je le croy criminel, puiſque vous l'accuſez.
Son trépas à mes pleurs offre aſſez de matieres,
Sans que j'aille chercher d'odieuſes lumieres
Qui ne pouvant le rendre à ma juſte douleur,
Peuteſtre ne feroient qu'accroiſtre mon malheur.

Laiſſez-moy loin de vous, & loin de ce Rivage
De mon Fils déchiré fuir la ſanglante image.
Confus, perſecuté d'un mortel ſouvenir,
De l'Univers entier je voudrois me bannir.
Tout ſemble s'élever contre mon injuſtice.
L'éclat de mon nom meſme augmente mon ſupplice.
Moins connu des mortels je me cacherois mieux.
Je hay juſques au ſoin dont m'honorent les Dieux:
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.
Quoy qu'ils fiſſent pour moy, leur funeſte bonté
Ne me ſçauroit payer de ce qu'ils m'ont oſté.

PHEDRE.

Non, Theſée, il faut rompre un injuſte ſilence.
Il faut à voſtre Fils rendre ſon innocence.
Il n'eſtoit point coupable.

THESEE.

Ah Pere infortuné!
Et c'eſt ſur voſtre foy que je l'ay condamné!
Cruelle, penſez-vous eſtre aſſez excuſée . . .

PHEDRE.

Les momens me ſont chers, écoutez-moy, Theſée.
C'eſt moy qui ſur ce Fils chaſte & reſpectueux
Oſay jetter un œil profane, inceſtueux.
Le Ciel mit dans mon ſein une flâme funeſte.
La deteſtable Oenone a conduit tout le reſte.
Elle a craint qu'Hippolyte inſtruit de ma fureur
Ne découvriſt un feu qui luy faiſoit horreur.
La Perfide abuſant de ma foibleſſe extréme
S'eſt haſtée à vos yeux de l'accuſer luy-meſme.

Elle s'en eſt punie, & fuyant mon courroux
A cherché dans les flots un ſupplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma deſtinée.
Mais je laiſſois gemir la Vertu ſoupçonnée.
J'ay voulu, devant vous expoſant mes remords,
Par un chemin plus lent deſcendre chez les Morts.
J'ay pris, j'ay fait couler dans mes brulantes veines
Un poiſon que Medée apporta dans Athenes.
Déja juſqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu.
Déja je ne voy plus qu'à travers un nuage
Et le Ciel, & l'Epoux que ma preſence outrage.
Et la Mort à mes yeux dérobant la clarté
Rend au jour, qu'ils ſoüilloient, toute ſa pureté.

PANOPE.

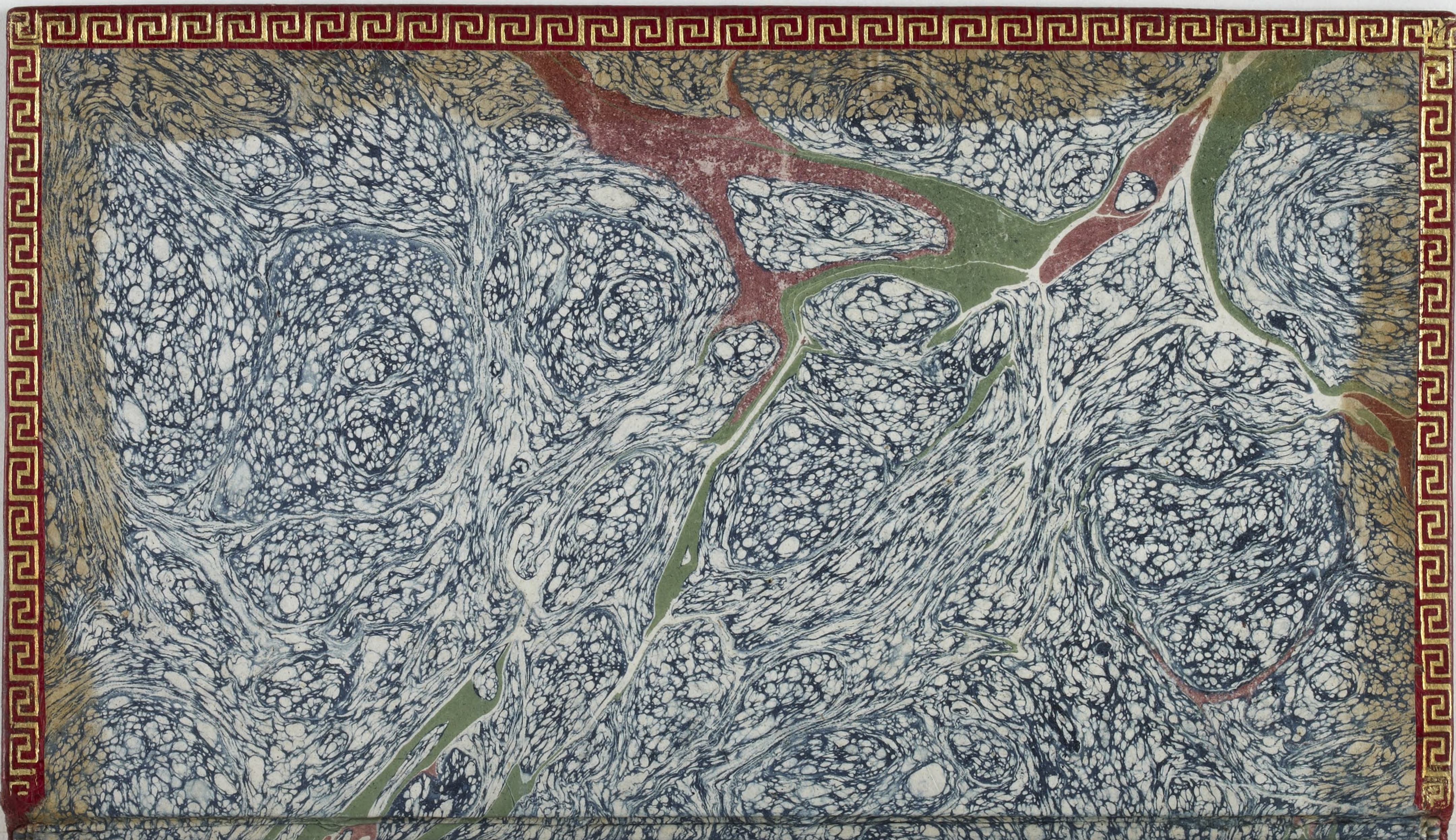
Elle expire, Seigneur.

THESEE.

D'une action ſi noire
Que ne peut avec elle expirer la memoire!
Allons de mon erreur, helas! trop éclaircis
Meſler nos pleurs au ſang de mon malheureux Fils.
Allons de ce cher Fils embraſſer ce qui reſte,
Expier la fureur d'un vœu que je déteſte.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop meritez.
Et pour mieux appaiſer ſes Manes irritez,
Que malgré les complots d'une injuſte Famille
Son Amante aujourd'huy me tienne lieu de Fille.

FIN.

BIBLIOTHEQUE ROYALE



THÉATRE
DE J.
RACINE

10

PHEDRE